

PHILIPPE WILMART

« Quand on est plus



Animé par l'esprit franciscain, Philippe Wilmart est enseignant, visiteur de prison et écrivain à ses heures. Dans son dernier roman, un homme d'affaires sort de cellule, plus riche...

mencé par une candidature en langues romanes. J'y ai rencontré mon épouse. Nous sommes partis en coopération en Afrique et finalement, je suis devenu professeur de français.

– *Que vous a apporté l'enseignement ?*

– Beaucoup de bonheur dans le contact, la rencontre, l'accompagnement des jeunes. L'aspect éducation prime, pour moi, sur l'apprentissage strictement scolaire. Donner du sens est important et par éduquer, j'entends apprendre à être unifié, résistant, donner un terreau aux jeunes qui permettent d'être pleinement hommes face à la consommation, aux questions environnementales et existentielles de la vie et de la mort.

– *Des jeunes que vous essayez de rendre sensibles aussi aux valeurs évangéliques ?*

– Sensibles à l'humain certes, à l'écoute de l'autre, mais sans distinction nette entre le sacré et le profane. Les valeurs évangéliques se vivent dans la rencontre, le vécu, même si il n'y a pas toujours une référence explicite comme au cours de religion. Je ne me promène pas avec un crucifix à la main, mais je ne cache pas non plus ce qui m'anime. On ne peut pas mettre un crucifix dans son bureau comme je le fais et dire à l'élève qui vient : « Tu m'ennuies, dégage... ».

– *Vous animez aussi un groupe chrétien de rencontre. C'est une co-animation avec le franciscain Germain Dufour, présent dans un lieu d'accueil pour gens de la rue à Liège.*

– Ce groupe s'appelle « La Portioncule », du nom d'un endroit où saint François a vécu avec des frères, des gens de tous bords qui se sentaient accueillis. J'ai la conviction qu'il y a, à la suite de François, une manière concrète de vivre l'Évangile dont on peut s'inspirer maintenant. Nous vivons en famille à la campagne et nous visons à restreindre notre empreinte écologique. Il y a une ouverture à d'autres cultures. Nous avons vécu au Maroc. Comme Germain

A PRÈS avoir enseigné le français, vous êtes aujourd'hui sous-directeur à l'école secondaire Saint-Luc à Tournai : un « présent » qui a une histoire...

– J'ai eu une enfance paisible, heureuse dans un environnement rural. Des parents pharmaciens. Une grand-mère institutrice dévouée à tous et qui m'a marqué sans doute. De moins bons souvenirs du collège où j'ai été pensionnaire et malheureux dans une institution axée sur la réussite dont je ne voyais pas le sens, même si j'y ai rencontré des professeurs extraordinaires.

– *Vous avez voulu ensuite être enseignant ?*

– Non, journaliste. J'étais intéressé par l'actualité. J'avais envie de comprendre le monde. J'ai com-

n est deux, que deux »

Dufour le dit, nous croyons au « sacrement » de la rencontre de l'autre. C'est comme cela que je perçois la sensibilité franciscaine.

– Vous avez écrit : « Lorsqu'à nos yeux l'autre n'est pas, l'autre ne peut être et l'Autre non plus ».

– Oui, quand on est deux, on est plus que deux, si l'écoute est ouverte.

– Dans votre livre, il apparaît que la blessure est souvent un passage pour sortir de son « ego ».

– Il peut être utile qu'il y ait, un moment, une « dépossession », un désencombrement qui peut venir de différentes manières, par la maladie, un cheminement à pied à Compostelle, comme je le fais avec mon épouse depuis deux ans.

– Quels sont pour vous les « lieux » d'Église qui vous semblent « porteurs » alors que vous avez un temps été engagé en paroisse ?

– Je crois qu'il faut mettre en place des choses nouvelles et faire preuve de beaucoup de créativité. Pour les médias et le grand public, aujourd'hui, l'image qu'on donne de l'Église est un club fermé de vieux célibataires et il n'y a pas tellement de place pour les chrétiens de base qui essayent de s'inspirer de l'Évangile pour guider leur quotidien. Dans notre petit groupe informel, il y a un minimum d'organisation. Vient qui veut. Notamment des paroissiens déçus. On vit la liturgie, on réfléchit ensemble, on partage. Je ne crois pas que le problème des vocations et de la pénurie de prêtres est le plus important. L'avenir est dans ce genre de groupes où on cultive sa foi, on s'inter-

roge, on frotte l'Évangile à la réalité quotidienne, pas d'abord dans l'appareil clérical.

– Un de vos engagements est d'être visiteur de prison...

– J'ai été sollicité par un proche et j'essaie depuis sept ans de visiter au moins un ou deux prisonniers une à deux fois par mois. On se rencontre dans un lieu clos. Le détenu ne sait pas bien qui nous sommes. *A priori*, je n'apporte rien. C'est une relation très épurée, le plus souvent confiante. Je suis frappé par le regard sur les choses qui vient chez eux du temps

« On ne peut pas mettre un crucifix dans son bureau et dire à l'élève : tu m'ennuies, dégage. »

passé en silence en cellule.

– Et dans votre dernier roman vous parlez de cela...

– Mon personnage est un prisonnier qui était un homme d'affaires important et riche, imbu de lui-même, en prison pour fraude. Il se retrouve pour la première fois dépossédé de tout. Il vit une introspection qui décape et amène à une résurrection.

– Votre personnage sort de prison meilleur, mais en réalité, on dit souvent que les prisonniers sortent pires qu'ils n'y sont entrés.

– Je ne sais pas si les personnes que j'ai rencontrées en sortent pires ou meilleures. Ça ne m'appartient pas. Beaucoup estiment leur condamnation abusive ou injuste. Notre fonction de visiteur de prison, c'est d'aider à survivre. Pour ma part,

je n'ai pas vu une évolution de reconstruction positive. Dans la prison où je me rends, je constate que le directeur est quelqu'un d'une grande humanité, que beaucoup de gardiens sont admirables. Il y a des activités, mais c'est une grande misère humaine. J'essaie d'avoir de la compassion pour ces prisonniers, mais aussi de ne pas oublier les victimes qui sont en souffrance peut-être plus grande que celle de ces prisonniers. Parfois, de manière homéopathique, j'essaie de parler des victimes à ces prisonniers, mais c'est souvent gommé de leur part. J'ai rencontré des gens qui ont été violents, qui ont violé ou ont été pédophiles. Eux-mêmes dans leurs parcours ont été parfois des victimes. Le bien et le mal cohabitent en chacun de nous et la balance penche d'un côté ou de l'autre en fonction de multiples facteurs.

– L'écriture est importante dans votre vie ?

– Je ne suis pas un écrivain appliqué et assidu, mais quand cela doit venir, cela vient.

– Le titre, « L'éternité, à une seconde près... », intrigue.

– Je pense que quand on est dans une relation vraie, y compris avec un prisonnier, on est un peu hors espace temps et que cela débouche parfois sur une sympathie, une amitié, un amour, et une sorte de perception du divin. ■

Propos recueillis par Gérald HAYOIS

Philippe WILMART, *L'éternité, à une seconde près...*, Paris, Éditions franciscaines, 2010. Prix : 12 € -10 % = 10,80 €.